

G 161

E 98

V. 5



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
UNIVERSIDAD DE NUEVO LEON

ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES.

LIVRE I.

VOYAGES ATOUR DU MONDE
ET DANS LE GRAND OcéAN.

TABLEAU PHYSIQUE

DE LA NOUVELLE-GALLES DU SUD

ET

PORTRAIT DE SES HABITANS INDIGÈNES.

RIEN n'a plus frappé les voyageurs qui ont visité la Nouvelle-Hollande, que l'aspect uniforme de ses rivages. Partout une plage sablonneuse y frappe les yeux; l'on n'y aperçoit point, comme sur les côtes des autres parties du monde, ce mélange de rivages unis et boisés, de coteaux verdoyans, de longues falaises escarpées, de rochers sourcil-

v.

1

leux qui varient la perspective; ce caractère de monotonie et de stérilité, se fait aussi remarquer sur les îles nombreuses qui se rattachent à ce continent. Un tel phénomène devient plus surprenant encore par le contraste qui existe entre ce pays et les terres voisines.

Peron a parlé avec étonnement de ces dunes énormes qui s'élèvent comme des remparts autour de la Nouvelle-Hollande et sur divers points de cette contrée. Elles surpassent quelquefois en hauteur les plus grands arbres, et se composent d'un sable analogue à celui du rivage; ces sables stériles s'avancent au loin dans l'intérieur du pays: c'est dans ces dunes que l'on rencontre souvent des coquilles pétrifiées à des distances plus ou moins grandes de la mer, et à des hauteurs plus ou moins considérables. On y a aussi observé des portions de végétaux et des ossemens d'animaux incrustés de sable et pétrifiés.

La Nouvelle-Galles méridionale n'a pas été sous ce rapport plus favorisée que le reste du continent dont elle fait partie; mais après qu'on a franchi le rivage, on trouve en s'avancant dans l'intérieur, et surtout sur le bord de quelques rivières, un sol noir, gras et fertile. Aux environs de Port-Jackson le terrain commence à s'élever à douze milles de la côte; ces premières hauteurs forment comme une terrasse avancée de la chaîne

plus éloignée, que les Anglais ont nommée montagnes Bleues. Ce système de montagnes, comme l'a observé Peron, n'est qu'une faible portion de la grande chaîne, qui du cap le plus septentrional de la Nouvelle-Hollande s'avance parallèlement à sa côte orientale jusqu'à son extrémité la plus australe, et vient se raccorder par le groupe de Kent et les îles Furneaux avec les monts sourcilieux de la Terre Van-Diemen, qui paraissent en être à la fois le prolongement et le point extrême. »

« Par un temps clair et serein on découvre les montagnes Bleues du haut de la ville de Sydney, c'est-à-dire à la distance de cinquante milles environ; elles se présentent alors comme un rideau bleuâtre peu élevé au-dessus de l'horison, et dont l'uniformité laisse à peine soupçonner quelques plans intérieurs. Observées à vingt-cinq milles d'éloignement, elles offrent moins de régularité dans leurs crêtes: on distingue çà et là quelques cimes plus hardies; les plans se dessinent sur plusieurs lignes qui paraissent s'élever davantage à mesure qu'elles s'enfoncent dans l'intérieur du pays, et leur couleur, devenue plus sombre, semble indiquer une constitution aride et sauvage.

« Vues seulement à la distance de huit ou dix milles, elles se présentent comme un rideau qui

borne l'horizon : aucune échancrure, aucun piton n'en dessine les contours ; une ligne horizontale , au-dessous de laquelle on distingue un plan régulier, d'une teinte rembrunie, en forme le triste aspect. En s'avancant jusqu'à leur pied, on reconnaît partout la même uniformité dans leur prolongement, la même continuité dans leurs crêtes : la seule échancrure qu'elles offrent en effet sur ce point, est celle d'où s'élançe la rivière Grose.

« La hauteur des premiers plans des montagnes Bleues est à peine de 400 à 300 toises, et la substance de ces premiers plans est exclusivement composée de la même espèce de grès quartzeux, qui forme tous les environs de Sydney, les collines sur lesquelles cette ville est assise, ainsi que toute l'étendue de pays, qui des bords de la mer se développe jusqu'au pied des montagnes. »

Dès les premiers temps de la colonie, les Anglais essayèrent de franchir les montagnes Bleues. Plusieurs expéditions successives n'eurent aucun succès : enfin ils ont réussi. Nous donnerons plus tard l'histoire de ces tentatives.

Les embouchures de fleuve que l'on a découvertes sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, n'ont offert pendant long-temps aucun indice d'un long cours. En remontant dans ces embouchures,

on s'apercevait que la salure du fleuve ne diminuait pas, et l'on reconnaissait qu'il n'avait d'autres mouvemens que ceux qui lui étaient imprimés par le flux et le reflux de la mer ; après s'être ainsi avancés à soixante ou quatre-vingts milles dans l'intérieur des terres, les navigateurs finissaient par arriver à un misérable ruisseau d'eau douce, incapable de porter les plus faibles embarcations. Ainsi tous les fleuves de cette contrée ne sont que des espèces de golfes plus ou moins profonds, et se terminant tous à de faibles ruisseaux presque entièrement à sec dans la saison chaude de l'année. Cependant l'on a conçu l'espoir en 1818 d'avoir enfin trouvé l'embouchure d'un fleuve considérable à la côte septentrionale, au fond du golfe de Carpentarie.

Quant aux rivières de la Nouvelle-Galles du sud ; dans les environs de la partie habitée de la colonie, elles ne sont pas très-considérables. La plus forte est le Hawkesbury formé par la réunion du Grose et du Nepean. Le Grose, qui n'est ordinairement qu'un faible ruisseau, se précipite par une longue suite de cataractes du sommet le plus inaccessible des montagnes Bleues. Parvenue à la hauteur de Richmond-Hill, cette rivière se confond avec le Nepean, et toutes deux perdent leur nom. Ce Nepean a une source au sud-sud-ouest de Sydney, dans des hauteurs peu éloignées de

la côte, coule au nord-ouest entre ces montagnes, traverse des prairies très-fertiles et souvent inondées par ses eaux, prolonge de très-près la base des monts de l'ouest, en décrivant une grande courbe, et se joint au Grose. Il reçoit plus haut le Coxe qui vient aussi des montagnes Bleues. C'est cette rivière, qui se gonflant tout-à-coup, et soulevant ses eaux à de grandes hauteurs, cause les épouvantables débordemens du Hawkesbury.

Si ce fleuve, par ses inondations, jette l'alarme parmi les cultivateurs établis dans son voisinage, que de bienfaits il répand en revanche sur toute la contrée qu'il parcourt! Entraînant avec lui toute la terre végétale qu'il rencontre, il la dépose dans les champs et les vallées, et l'y accumule en couches, dont quelques-unes n'ont pas moins de 50, 40 et même 60 pieds de profondeur : aussi rien n'est comparable à la fécondité des bords de cette rivière. Les Anglais, suivant le témoignage de Collins, qui a écrit une histoire très-détaillée de la colonie, appellent communément le Hawkesbury, le Nil de la Nouvelle-Hollande.

Au reste toutes les autres rivières et même tous les ruisseaux du comté de Cumberland, où est situé Sydney, sont sujets à des crues analogues, qui paraissent avoir leur cause commune dans

des pluies abondantes tombées sur des espaces plus ou moins grands.

A dix-huit lieues au nord de Broken-Bay dans lequel se jette le Hawkesbury, on rencontre le port Hunter qui reçoit la rivière de même nom. A la même distance au sud de Botany-Bay, on a reconnu l'embouchure d'un autre fleuve qui, à la différence des précédens, ne tombe pas dans une baie : on ne l'a pas remonté assez haut pour le bien connaître.

Selon une tradition des indigènes, il y a derrière les montagnes Bleues un lac immense ; on a découvert plus tard que cette indication ne manquait pas de justesse.

La partie de l'ouest et du nord-ouest de la colonie étant occupée par une chaîne de montagnes très-étendues, et dont l'élevation est considérable, on serait tenté de croire que les vents qui les traversent, doivent être généralement caractérisés par une température plus froide. Au contraire les vents du nord et du nord-ouest sont pour le comté du Cumberland des vents enflammés comparables aux vents brûlans de l'Afrique.

La Nouvelle-Hollande étant au midi de l'équateur, les saisons y sont, comme dans les parties méridionales de l'Afrique et de l'Amérique, l'inverse de celles d'Europe ; l'été correspond à notre hiver, et le printemps à notre automne. Au mois

de décembre l'air est si chaud, que le thermomètre monte quelquefois à 35° de Réaumur. C'est surtout lorsque les vents de nord-ouest viennent à souffler, que la température devient d'une chaleur insupportable et que l'air est embrasé.

« Au mois de février 1791, dit Collins, la plupart des ruisseaux furent à sec; on fut obligé de creuser le lit de la rivière de Sydney qui pouvait à peine fournir aux besoins de la ville. L'eau douce était très-rare partout.

« Le 10 et le 11 la chaleur devint si forte, qu'à Sydney le thermomètre à l'ombre s'éleva jusqu'à 52° 44. R. A Paramatta elle devint tellement excessive, que des milliers de grandes chauve-souris en périrent. Dans quelques parties du port, la terre était couverte de différentes espèces d'oiseaux, les uns déjà suffoqués, et les autres réduits aux abois par la chaleur; plusieurs tombaient morts en volant. Les sources qui n'étaient pas encore taries, furent tellement infectées par le grand nombre de ces oiseaux et des chauve-souris, qui venant pour s'y désaltérer, avaient péri sur leurs bords, que l'eau pendant plusieurs jours en fut corrompue. Le vent soufflait alors du nord-ouest; il fit beaucoup de mal aux jardins, consumant tout ce qui se trouvait devant lui. Les personnes que des affaires indispensables appe-

laient au dehors, déclarèrent qu'il était impossible de tenir pendant cinq minutes la face tournée vers le côté d'où venait ce vent; on avait remarqué durant plusieurs jours auparavant que les chauve-souris volaient le matin du nord au sud, et le soir retournaient au premier point.

« Au mois de novembre de cette même année, l'excessive chaleur rendit beaucoup de monde malade. Le 4 un déporté, qui la tête découverte attendait le chirurgien de la colonie dans le passage de sa maison à la cuisine, fut frappé d'un coup de soleil qui le priva presque aussitôt de la parole, du mouvement, et en moins de vingt-quatre heures de la vie. Le thermomètre à midi de ce jour-là se soutenait à 28° R.; le vent était au nord-ouest. A cette même époque, notre eau se trouvait non-seulement altérée; mais encore tellement réduite par l'évaporation, que le gouverneur donna l'ordre qu'aucun navire ne pût en faire au ruisseau de la ville; et en outre pour remédier dans la suite à ce mal, autant du moins que la colonie pouvait le permettre, il arrêta que toutes les pierres de taille employées à la construction des édifices publics ou particuliers seraient prises dans le lit du ruisseau, de manière à former des espèces de citernes, capables de conserver une assez grande quantité d'eau pour en

fournir un supplément aux habitans durant la saison chaude.

« Durant le mois de septembre 1792 : la chaleur fut extrêmement forte ; le 5 elle devint étouffante ; le vent soufflait avec violence du nord-ouest. Le pays, comme pour ajouter à l'ardeur dévorante de l'atmosphère, était en feu de toute part. A Sydney, l'herbe et les broussailles qui se trouvaient derrière la colline de la crique, avaient pris feu, ou peut-être avaient été mises en feu par les naturels ; l'incendie excité par la force du vent chaud, se propageait rapidement et dévorait tout avec une furie incroyable. Déjà une maison était brûlée ; toute la crête du coteau était couverte de flammes qui menaçaient la ville d'une entière destruction. Heureusement les efforts réunis de la garnison et des habitans parvinrent à arrêter les progrès de cette terrible conflagration. La crainte du danger avait contraint toute la population à sortir de ses maisons : à peine pouvait-on respirer ; la chaleur était insupportable ; la végétation souffrait beaucoup ; les feuilles de la plupart des plantes potagères étaient réduites en poudre, et le thermomètre à l'ombre se soutenait à 50° 22 R. A Paramatta, à Tongabby, la chaleur n'était pas moins excessive ; tout le pays était pareillement en feu, et quelques

habitations devinrent la proie des flammes. Pendant ce jour d'alarmes, le tonnerre se fit entendre à diverses reprises dans le lointain, et sur le soir il tomba une petite pluie qui rafraîchit un peu l'atmosphère.

« L'action de ce vent redoutable se fit sentir jusqu'à la hauteur de l'île Maria, le long de la Terre Van-Diemen, et conséquemment à plus de deux cent cinquante lieues de Port-Jackson ; car à la même époque où le vent de nord-ouest dévastait ainsi la colonie anglaise, le navire américain *The Hope* éprouvait aux environs de l'île Maria une horrible tempête excitée par ce même vent. Le temps était sombre, pesant et très-chaud ; l'atmosphère paraissait comme remplie d'une épaisse fumée.

« En 1794 le vent brûlant de terre visita la colonie pour la première fois le 25 août, soufflant jusqu'au soir avec beaucoup de violence ; alors il fut remplacé, comme il arrivait ordinairement après des jours si chauds, par le vent de sud.

De ces faits et de beaucoup d'autres rapportés par tous les voyageurs qui ont donné des relations de la Nouvelle-Galles du sud, Peron déduit la conséquence suivante. « Les vents qui traversent la Nouvelle-Hollande du nord-ouest au sud-est, se présentent dans le comté de Cumberland avec le double caractère d'une sécheresse et d'une ar-

deur extrêmes, malgré l'étendue et la hauteur des montagnes au-dessus desquelles ils passent pour arriver jusqu'à ce dernier point. » Et comme tous les vents que les navigateurs français avaient éprouvé sur les différentes côtes de la Nouvelle-Hollande et sur celles de la Terre Van-Diemen étaient accompagnés des mêmes phénomènes, Peron se trouve naturellement conduit par l'ensemble de toutes les observations de ce genre, à une seconde conséquence plus générale que la première; c'est que « tous les vents qui traversent la Nouvelle-Hollande du nord au sud, de l'est à l'ouest, et du nord-ouest au sud-est, sont des vents brûlans. »

On pourrait inférer de là que dans le centre de la partie septentrionale de la Nouvelle-Hollande, il existe un vaste désert de sable semblable à celui de l'Afrique, ou bien que le terrain sablonneux des côtes de l'ouest et du nord se prolonge à une distance immense dans l'intérieur. C'est ce que l'on ignore encore : sans doute des découvertes ultérieures nous donneront sur ce sujet les lumières qui nous manquent.

Peron observe encore que de tous les pays connus, il n'en est peut-être aucun où les phénomènes électriques soient aussi fréquens et aussi terribles que dans le climat singulier de la Nouvelle-Galles du sud. « Dans les derniers temps de

notre séjour à Sydney, dit-il, nous fûmes témoins d'orages si violens et si multipliés, qu'ils excitaient sans cesse notre étonnement. Jamais le tonnerre ne nous avait fait entendre des éclats plus effrayans; jamais nous n'avions vu des éclairs aussi vifs, aussi précipités silloner l'atmosphère.

« Le 7 octobre 1802 nous offrit en ce genre un phénomène dont je ne connais aucun exemple dans les fastes de la météorologie. Toute la matinée de ce jour le temps avait été très-beau; le ciel et la mer étaient également calmes. Dans l'après-midi le vent passa tout-à-coup au nord-ouest, en soufflant bon frais et par rafales; une énorme quantité de gros nuages noirs, repoussés par ces vents du sommet des montagnes Bleues, se précipita dans la plaine : ces nuages étaient si pesans, qu'ils rasaient pour ainsi dire la surface de la terre. La chaleur était suffocante; le thermomètre s'était élevé presque subitement de 18 à 27° R. Bientôt les nuages s'entr'ouvrirent avec un horrible fracas; les éclairs étaient éblouissans, et de toutes parts on voyait courir la foudre en serpenteaux d'une lumière bleuâtre. Au moment de la tempête, les vents soufflaient de tous les points de l'horizon, et leur violence s'était accrue en raison de ce désordre. Toutefois quelques averses d'une pluie très-grosse étant tombées, nous espérions de voir bientôt cesser l'orage, lorsque

du sein profond d'un nuage plus élevé, mais plus noir que les autres, partit tout-à-coup une grêle abondante, bien plus remarquable par la forme de ses grains que par leur grosseur : quelques-uns des plus volumineux pesaient près d'une once, et chacun d'eux, au lieu de cette disposition plus ou moins globuleuse des grêlons de nos climats, avait une figure allongée, irrégulièrement prismatique, et dont les proportions dans le plus gros échantillon que je pus découvrir étaient les suivantes : vingt-neuf lignes de longueur, dix-sept lignes de largeur, huit lignes d'épaisseur.

Cette forme de grêle, nouvelle pour les voyageurs français, ne l'était pas pour les Anglais, qui depuis leur établissement dans ce pays avaient eu plusieurs fois occasion de l'observer, mais jamais avec des caractères aussi prodigieux qu'au mois de décembre 1795.

« Le commencement de ce mois, dit Collins, fut marqué à Hawkesbury par un phénomène météorologique très-extraordinaire. Quatre fermes situées sur le Ruses-Creek furent entièrement ravagées, non par la neige ou par la grêle, mais bien par la chute de larges pièces de glaces. Le commandant militaire sur ce point, dans le rapport officiel qu'il en adressa au gouverneur, dit que l'orage venait de la partie du nord-ouest. L'effet de cette grêle prodigieuse avait été ef-

frayant : le froment était renversé sur la terre ; les épis étaient hachés, et le grain parfaitement battu ; les plus grosses tiges de maïs n'avaient pu résister ; elles étaient rompues ; le côté des arbres exposé à l'orage paraissait comme criblé de mitraille ; la terre était jonchée de débris de branches. Sur le chemin parcouru par la grêle, les arbrisseaux les plus forts avaient été coupés en morceaux, tandis que les plus faibles en cédant à la tempête, n'étaient qu'abattus. Les deux jours qui suivirent furent extrêmement doux, et cependant la grêle restait encore sur le sol, presque aussi grosse qu'au moment de sa chute. Quelques morceaux de cette grêle, apportés de Hawkesbury à Sydney, avaient encore, deux jours après, six à huit pouces de longueur sur deux doigts au moins d'épaisseur. On ne s'était pas aperçu de cet orage à Sydney, non plus qu'à Paramatta. »

Malgré les phénomènes que nous venons de décrire, et les inconvéniens qui résultent de ces singulières variations de l'atmosphère, le climat de la Nouvelle-Galles est très-salubre, et l'on a vu précédemment qu'il était très-favorable à la multiplication de l'espèce humaine et du bétail d'Europe.

Examinons maintenant le sol de cette colonie. Les bancs de grès qui forment tout le sol de Sydney se prolongent jusqu'aux montagnes de l'ouest,

ainsi qu'on l'a déjà dit. A Paramatta ils recouvrent à quelques pieds de profondeur des schistes bitumineux tout remplis d'impressions de plantes, parmi lesquelles on remarque celles de diverses espèces de fougères. Ces schistes, avec des grès et des poudingues, sont imprégnés d'une matière noire et bitumineuse. Ces indices firent penser qu'il se trouve une grande quantité de houille sous le sol même de Paramatta : on a découvert cette substance au nord et au sud de Port-Jackson.

Dans le grès on trouve assez souvent des cavités plus ou moins grandes, tapissées à la manière des géodes par une espèce de fer oxidé hématite. Sur les bancs de grès et de schistes repose la couche de terre végétale, qui peu profonde vers le bord de la mer le devient davantage à mesure qu'on s'enfonce dans l'intérieur des terres. On rencontre aussi sur les couches de grès des bancs d'une argile ferrugineuse très-compacte, dont on fait de très-bonnes briques. Dans d'autres endroits, et surtout aux environs de Sydney, il existe d'autres couches d'une argile blanchâtre mêlée de quartz, de mica et d'une matière ferrugineuse. Ce mélange s'emploie avec succès dans la fabrication des diverses espèces de poterie.

Dans toute l'étendue de pays occupée par les Anglais, et dans les lieux voisins, tels que le port Stephen, le Hunter-River, le port Hacking,

la baie Bateman, etc. on n'avait pu découvrir encore en 1803 le plus léger vestige d'aucune pierre calcaire ; et les habitans étaient réduits à la petite quantité qu'ils pouvaient se procurer par la calcination des coquillages.

A l'exception du fer, on n'a rencontré dans la colonie aucune substance métallique. De tous les produits minéraux qu'elle possède, le plus abondant et le plus utile est la houille. Au port Hacking, au port Stephen, au Hunter-River, il en existe des couches immenses placées pour ainsi dire à la surface du sol. Cette houille est d'une excellente qualité. Ainsi, par un singulier hasard les Anglais sont venus s'établir dans la partie de la Terre Australe où ils ont eu la facilité d'extraire le combustible à l'usage duquel ils sont accoutumés dès l'enfance.

Le schiste bitumineux que l'on trouve depuis Paramatta jusqu'au pied des montagnes brûle avec une flamme très-vive, en répandant une fumée épaisse et d'une odeur de bitume extrêmement prononcée. Dans un pays dépourvu de houille et où le bois serait rare, ce schiste pourrait offrir une ressource précieuse.

A toutes ces substances minérales il faut ajouter le sel gemme, dont on a trouvé des quantités assez considérables sur divers points de la colonie.

Au milieu des singularités de ce pays, les mi-